

Simone est allongée sur son lit, les yeux fixés sur la fenêtre. La nuit est tombée depuis un bon moment. Enfin... elle suppose. Difficile de savoir avec certitude. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas vraiment regardé dehors ? Les heures s'étirent, les jours s'effilochent, glissent comme du sable entre ses doigts. Tout devient si flou, là, dans sa tête.

Un bruit. Brutal. Une alarme. Elle l'entend à peine, mais ça lui fait l'effet d'un choc. Quelque chose ne va pas. Elle le sent. L'air est soudain lourd, presque irrespirable. Simone suffoque. Il fait chaud. Bien trop chaud pour une nuit d'hiver.

La porte de sa chambre s'ouvre à la volée. Puis une infirmière entre, visiblement affolée.

— Madame Romano, il faut partir, tout de suite !

Simone la fixe, sans comprendre. Partir ? Mais où ? Elle ne sort jamais de cet endroit, à part pour de rares promenades.

— On n'a pas le temps ! Allez, Madame Romano, debout ! C'est dangereux ici, nous devons évacuer maintenant !

Évacuer ? Le mot résonne dans sa tête, mais sans vraiment prendre forme. C'est comme ces images floues à la télévision qu'elle ne regarde plus : des impressions de vagues qui passent, sans s'accrocher.

Simone essaie de bouger. Mais ses jambes vacillent sous elle, trop faibles pour la porter. La soignante, sans hésiter, la prend sous les bras, la soulevant d'un geste rapide et habituel.

— OK, on y va ! Un, deux, trois...

Simone se redresse, tremblante. Tout tangué, mais elle réussit à se lever.

Dans le couloir, c'est la cohue. Des résidents courent, d'autres restent figés, hagards. Simone se laisse guider, comme une enfant. La main de l'infirmière sur son bras est la seule chose réelle dans ce brouillard d'urgence.

L'odeur âcre de fumée envahit ses narines. Elle sort machinalement un mouchoir de sa poche et le porte contre sa bouche, tandis que la soignante la tire un peu plus fort.

— Restez bien près de moi, Madame Romano ! On va sortir ensemble, je vous le promets.

Les flammes sont proches maintenant. Simone peut presque les sentir lécher ses jambes, même si elles ne sont pas encore visibles.

— Ça brûle...

L'infirmière hoche la tête, et son pas se fait plus pressé. Elles avancent plus vite, bousculées par d'autres résidents et soignants qui se précipitent vers la sortie.

Enfin, elles atteignent l'extérieur. Simone s'arrête, haletante. Devant elle, le bâtiment est en flammes. Les langues de feu dévorent la structure, projetant des lueurs orangées dans la nuit noire.

— Il y a quelque chose... Ça brûle...

La soignante serre doucement sa main.

— C'est fini, Madame Romano, vous êtes en sécurité maintenant.

Simone cligne des yeux, désorientée, comme si son esprit avait déjà quitté les lieux. Autour d'elle, les sirènes hurlent, les lumières rouges et bleues des pompiers éclairent des visages qu'elle ne reconnaît pas.

L'infirmière, visiblement soulagée d'être hors de danger, esquisse un sourire, presque amusée.

— Eh bien, heureusement que votre fille n'a pas vendu votre maison !

1 an plus tard...

1

SIMONE

Le réveil sonne, brisant brutalement le silence de la chambre.

Simone ouvre un œil, puis l'autre. Où est-elle ? Ah, oui... chez elle. Enfin, elle le suppose. Cette pièce lui est familière, et pourtant, quelque chose semble différent. Comme si les murs eux-mêmes avaient changé de place pendant la nuit. Elle reste immobile, hésitante. Elle n'a pas envie de sortir du lit. Pas encore. Pas tout de suite.

Elle s'étire lentement, prudemment. Ses muscles protestent à chacun de ses mouvements. Une vieille tortue, voilà ce qu'elle est devenue. À chaque réveil, c'est la même histoire : elle se lève avec méfiance, de peur que tout s'écroule autour d'elle. Pas de précipitation, surtout pas. Son corps abrite une vie entière, remplie de souvenirs qui s'éparpillent la nuit. Et tous les matins, elle doit les poursuivre. Elle essaie de les attraper avant qu'ils ne s'évanouissent définitivement dans le brouillard de son esprit.

Elle finit par enfiler sa robe blanche, celle ornée de petites fleurs roses. Son uniforme de tous les jours. Elle ne sait plus vraiment pourquoi elle la met, mais c'est devenu une habitude, une sorte de repaire.

Elle se dirige vers la cuisine, ses pas traînant sur le carrelage froid. Comme toujours, une note est accrochée au réfrigérateur. Catherine, évidemment. Sa fille ne manque jamais une occasion de laisser des instructions.

« Maman, prends tes médicaments. »

« Maman, ne mets pas les clés dans le frigo. »

Ah, Catherine... Toujours là, à tout organiser, à tout prévoir. Catherine et son besoin obsessionnel de tout contrôler, comme si, à force de Post-its et de rappels, elle pouvait figer le temps, repousser ce qui ne peut l'être.

Simone trempe une biscotte dans son lait. Trop froid. Elle grimace, tout a perdu de sa saveur et de sa chaleur. Son regard se promène sur les murs de la cuisine, où des photos sont accrochées. Ces visages, elle les reconnaît... ou du moins, elle le croit. Lentement, elle ajuste ses lunettes et se penche pour mieux voir. Elle plisse les yeux. Oui, ces portraits lui disent quelque chose. Mais quoi ? Qui sont-ils ? Hier encore, c'était clair. Aujourd'hui, c'est le vide. Une fois de plus, ses souvenirs dansent et jouent à cache-cache. Ils lui échappent, comme du sable entre les doigts.

Chaque jour est une lutte. Ne pas perdre ses clés. Ne pas confondre le sel et le sucre. Ne pas oublier de prendre ses médicaments. Mais surtout, ne pas s'égarer elle-même. Ne pas sombrer dans ce labyrinthe intérieur, où les pensées se

déforment, se mêlent, disparaissent avant même qu'elle puisse les saisir.

Elle abandonne son petit-déjeuner à moitié entamé, et se lève péniblement. Titubante, elle se dirige vers le salon. Là, son fauteuil à bascule l'attend, fidèle au poste. Elle s'y laisse tomber avec un soupir, le regard tourné vers la fenêtre. Dehors, la vie continue. Des enfants se disputent près du toboggan. Sur la droite, assis sur un banc rouge, des adultes rient. Leurs éclats de voix semblent éloignés, comme venus d'un autre monde.

Cette scène la ramène loin. Très loin. Dans d'autres matins. D'autres rayons de soleil. Elle se rappelle les promenades dans le jardin, des fleurs étincelantes de couleurs. C'était si beau. Si simple.

Simone tire doucement les rideaux avant d'ouvrir la fenêtre. Une brise légère soulève ses cheveux gris. Ça fait du bien. Elle sourit, presque sereine. Pourtant, au fond d'elle, quelque chose cloche. Elle le sent. Ses pensées s'embrouillent. Les mots ne viennent pas. Les souvenirs glissent. La maladie est toujours là, tapie dans l'ombre, effaçant tout morceau par morceau. Comme une petite voleuse silencieuse, elle lui dérobe des fragments de vie, lentement, patiemment.

2

MARGOT

Chaque matin, en ouvrant les yeux, c'est le silence qui me frappe en premier. Un calme épais, lourd de sens.

Esteban n'est plus là. Ses pas sur le parquet, si distincts, se sont éteints. Sa présence, si vivante, n'enveloppe plus chaque pièce de notre appartement. Les vêtements qui occupaient la moitié du dressing ont disparu, laissant derrière eux un espace creux.

Même l'appart respire de manière différente, presque étrangement. Il garde encore quelques traces de nous. Des échos de conversations, de rires et de chuchotements. Mais aujourd'hui, ces souvenirs sont devenus du pop-corn sans pop. Ils s'éteignent peu à peu, laissant un vide. Un vide qui se propage, comme une épidémie de flemme un dimanche après-midi.

Les murs, eux, n'ont pas bougé. Ils assistent, impassibles, à la décomposition de notre histoire. Témoins muets, ils gardent en eux les traces de nos moments partagés. L'arôme robuste du café et l'odeur sucrée du pain grillé semblent

encore imprégner la cuisine. Comme des fantômes de notre passé.

Un mois déjà que tout a changé. Que le *nous* est devenu *moi*. Quatre semaines à naviguer dans ce nouvel espace, désormais vide de lui. Vingt-huit jours à voir nos souvenirs se désagréger. Morceau par morceau, ils deviennent méconnaissables.

« C'est terminé entre nous. »

Quatre mots qui tournent en boucle. Vingt lettres qui ont tout fait basculer. Une phrase qui résonne plus vite qu'une livraison expresse. Deux secondes pour résumer notre histoire.

Merci, Esteban. Vraiment.

Estelle, ma meilleure amie, dit que les séparations sont des aléas de la vie. Un simple virage à négociier. Zoé, la marraine de ma fille, pense que ma jalousie a tout fait éclater. Quant à Gina, mon ancienne collègue de travail, elle ne mâche pas ses mots. Pour elle, Esteban est un crétin de première. Merci, Gigi, pour ton tact légendaire.

Moi, je reste convaincue qu'il y a autre chose. Une anguille sous roche, quelque chose de plus sournois. Sa disparition soudaine, cette rupture brutale, sans explication ni tentative de discussion, ça ne colle pas. Il y a une autre femme dans l'équation. Une silhouette qui a peu à peu éclipsé la mienne.

Alors, mon instinct de détective a pris le dessus. Chaque jour, je scrute les réseaux sociaux, je questionne nos amis en commun, je cherche des indices. Mes soirées se transforment

en véritables séances d'investigation, où chaque clic et chaque message sont passés au crible. Mais malgré mes talents d'enquêtrice, rien de bien concluant. Esteban a verrouillé son secret avec soin, gardant tout hors de ma portée.

Le pire, c'est ce qui est venu après son départ. Une montée d'adrénaline. Un défi. De la colère. J'ai pris une décision impulsive : j'ai démissionné. Deux ans à jongler entre les dossiers des clients, sous le regard attentif des parents d'Esteban, d'Estelle et Zoé, qui géraient l'agence. En claquant la porte, j'imaginai leur envoyer un message : je n'ai pas besoin d'Esteban pour exister. Je suis indépendante.

Sauf que, l'adrénaline est retombée. Et la réalité m'a frappé. Me voilà certes libre, mais sans boulot. Seule avec Emma, ma fille de presque quatre ans, qui pense qu'Esteban est parti pour le travail. Et je n'ai même pas le mode d'emploi pour lui expliquer que ce voyage pourrait bien ne jamais finir.